

LA SENTINELLE

Rédaction : Rue de la Balance 6

ABONNEMENTS

Un an Fr. 8 —
Six mois " 4 —
Trois mois " 2 —

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Journal économique et social

paraissant à la Chaux-de-Fonds le mardi, le jeudi et le samedi

Le numéro 5 centimes | **Organe du parti ouvrier** | Le numéro 5 centimes

Administration, Rue de la Balance 6

ANNONCES

10 cent. la ligne ou son espace.
Pour les petites annonces en dessous de 6 lignes, 60 cent. pour trois fois.

Réclames : 30 centimes.

LA CHAUX-DE-FONDS, le 16 avril 1893

Illusions perdues

En voyant un correspondant du *National suisse* entrer résolument dans la discussion de la question du droit au travail et prendre le taureau par les cornes, nous avons pensé et nous attendions avec la plus grande impatience les formules nouvelles présentées par lui, pour remplacer ce « droit au travail » qu'il considérait comme absolument impraticable.

Nous étions d'autant plus en droit d'attendre du nouveau, qu'il est à remarquer que le journal radical a fait, depuis un certain temps, énormément de marche en avant; ce qui nous laissait supposer que ses correspondants avaient dû emboîter le pas.

Oh désillusions!

Le remède proposé par l'honorable correspondant, a déjà été servi de toutes les façons et à toutes les sauces, et pour nous le présenter, M. A. J. ne s'est même pas donné la peine d'y ajouter le sel et le poivre. C'est en effet par la *charité* que le correspondant veut remplacer le droit au travail impossible selon lui et c'est « le droit à l'assistance » qu'il préconise et qu'il entend peut-être — il ne le dit pas — faire entrer dans la Constitution.

Et, remarque à faire: dans l'intention de faire mousser sa proposition, M. A. J. nous fournit lui-même les moyens nécessaires pour *l'éreinter* à tout jamais. Voyez plutôt; c'est lui qui parle:

D'autre part, il ne faut pas se dissimuler que l'assistance légale produit en maintes circonstances des effets déplorables, en particulier celui de développer le paupérisme, tandis qu'il s'agirait de réduire toujours d'avantage celui-ci, sinon de le faire disparaître. Ce fait constitue même une loi économique formulée de la façon suivante: « Le nombre des pauvres grandit en proportion directe des secours qu'on leur donne », et voici quelques-unes des raisons que de nombreuses expériences permettent d'invoquer pour en fournir la preuve:

1° Nombre de gens tombent dans la pauvreté par le fait qu'ils n'ont pas à compter sur eux-mêmes, puisque d'autres leur fournissent des ressources assurées, qui les dispensent de tout travail.

2° L'assisté, dont le sort sera devenu supportable et qui aura pris du reste l'habitude de recevoir des secours réguliers, préférera toujours la sécurité d'une rente sur laquelle il peut compter à l'incertitude d'un salaire quotidien.

3° Aucune classe de la société n'augmente avec autant de rapidité, au point de vue des naissances, que celle des assistés. Certaines familles perpétuent ainsi, avec les vices engendrés par la misère, une race qui fait le désespoir des hommes appelés à exercer leur activité dans le domaine de l'assistance publique.

Mais soyez donc logique avec vous-mêmes, cher monsieur A. J.; vous venez déclarer d'une manière irréfutable « que le nombre des pauvres grandit en proportion directe des secours qu'on leur

donne » et comme remède, vous dites: *charité!*

Vous déclarez que certains individus n'ont plus besoin de travailler puisque d'autres les entretiennent.

Vous dites que celui qui aura l'assurance des secours ne voudra plus risquer l'incertitude d'un salaire quotidien comme conséquence de son travail.

Enfin, vous l'affirmez, et vous avez raison, que les assistés, mieux que tous autres, ont des tendances prolifiques dont le résultat amène des contingents fabuleux à l'armée du paupérisme.

Allons! monsieur A. J., ces gens-là ne voulant pas travailler, à quoi voudriez-vous qu'ils passent leur temps?

Mais assez de dissussion; les vrais travailleurs ne veulent pas de l'aumône; entendez-vous bien? M. A. J.

Ils veulent du travail suffisamment rétribué, qui leur permette de verser leur cote-part dans la caisse créée en vue de leur donner les moyens de vivre, lorsque le travail diminuera. Quand cela arrivera, ils n'auront pas d'aumône à réclamer, mais bien leur dû, fruit de leur épargne; *la petite épargne*, il est vrai, mais la seule véritable.

Et puisque vous mettez en avant le *Galiléen*, ce premier et sublime socialiste, nous pouvons vous affirmer que s'il revenait, il aurait une belle occasion de recommencer la fameuse scène du temple; certes! ce ne sont pas les vendeurs qui feraient défaut. *

Le coup de collier

Le ciel de notre horizon industriel s'est éclairci et ce gros nuage de crise qui planait sur nos contrées horlogères depuis plus de deux ans, a été dissipé par un fort courant d'affaires qui, en balayant notre ciel a ramené pour tous le soleil du contentement et de la gaité.

Pour qui connaît et observe nos populations horlogères, le contraste entre les allures d'aujourd'hui et celles d'il y a quelques mois est frappant. Ce n'est pas que la situation actuelle soit absolument réjouissante et que tout aille pour le mieux dans le meilleur des mondes; tant s'en faut. Mais le travail est plus abondant et l'espérance aidant, on oublie presque les mauvais jours pourtant si près de nous.

Il nous souvient d'avoir, il y a quelques mois, visité un atelier où le travail manquait. Tout le monde était à son poste, dès l'heure d'ouverture le matin. Sombre et morne devant son établi désert, l'ouvrier épiait chaque bruit, cherchant dans tout visiteur, dans tout passant presque, à découvrir un messenger de bonnes nouvelles. Mais ils étaient rares alors, les porteurs de bonnes nouvelles, c'est-à-dire ceux qui apportaient du travail. Et quand une commande arrivait enfin, chacun se pressait pour savoir s'il en aurait sa part; on distribuait tant bien que mal le travail à exécuter, selon les aptitudes spéciales des ouvriers; les privilégiés s'y mettaient

avec ardeur, avec rage même, pour pouvoir s'offrir à la prochaine distribution; les autres demeuraient là, pensifs et soucieux, attendant leur tour.

Que de pensées amères ont dû s'agiter dans la tête de nos ouvriers pendant ces mortelles heures d'inutile attente! Combien devaient être tristes ces retours au logis, quand à la question anxieuse de la mère de famille, le père devait répondre par ces mots d'une désespérante monotonie: Toujours pas d'ouvrage!

Et combien d'ouvriers n'ont-ils pas dû se dire, faisant un triste retour sur le passé: Ah! si j'avais su, comme j'aurais bûché quand l'ouvrage allait bien!

C'est que nous touchons ici à l'un des côtés sombres de nos habitudes et de nos mœurs. Que de fois n'a-t-on pas signalé le manque de prévoyance générale de notre population et sa mobilité d'humeur et de caractère, qui est une force en ce qu'elle lui donne la faculté de passer sans transition du découragement à l'espérance, mais qui est une faiblesse parce qu'elle lui enlève jusqu'au souvenir des mauvais jours et qu'ainsi les leçons du passé sont trop souvent perdues!

Mais ne moralisons pas; aussi bien serait-il cruel de jeter une ombre au tableau des meilleurs jours que nous vivons maintenant.

Donc « l'ouvrage va mieux » et si les prix n'étaient pas tant descendus pendant la terrible période dont nous sortons à peine, tout le monde s'en tirerait.

Nous avons revu, ces derniers jours, ce même atelier dont nous avons dépeint la morne apparence des jours de crise. Quel changement!

Plus de visages attristés, plus de travailleurs aux fronts soucieux quémendant de l'ouvrage. Le marteau tombe bruyamment sur l'enclume, le burin enlève prestement sa bichille, la lime mord gaîment le métal. Tout le monde se démène, s'agite, s'empresse; le travail se fait joyeusement, entre les rires et les chansons... et il en est ainsi tous les jours.

Tous les jours, disons-nous! Nous voudrions pouvoir l'affirmer et c'est avec une véritable satisfaction que nous enregistrons l'effort continu, la tension au travail, apportant une compensation aux pertes de gain de la période de repos forcé que crée la crise, rétablissant l'équilibre dans les finances ouvrières.

Hélas, il n'en est pas absolument ainsi. On oublie vite les mauvais moments, disions-nous; nous aurions pu ajouter: on n'oublie pas les mauvaises habitudes. Le travail a repris, et avec lui a fait sa réapparition, *le bon lundi* avec son lendemain obligé. Le travail est abondant, l'établi est couvert de cartons; c'est fameux, la sécurité est là. Les cartons ne s'envoleront pas; on les retrouvera après le temps passé hors de l'atelier et on se mettra fiévreusement au travail, pour rattraper le temps perdu... comme si le temps perdu de l'ouvrier se pouvait rattraper jamais!

Nous ne généralisons pas certes; et pour-

tant le type que nous esquissons n'est pas l'exception, tant s'en faut.

Et voyez comme c'est singulier. Quand le travail manquait, tout le monde était sur le pont; à l'heure dès le matin et jusqu'au soir.

Aujourd'hui, le travail abonde et pourtant on en « débranche » moins qu'on ne pourrait le faire; il semble qu'on veuille le ménager pour le faire durer. Erreur, erreur profonde. Ce que l'un ne fait pas, d'autres le font. Et pourquoi?

Voici: Nous ne sommes plus à l'époque où le fabricant prenait son temps, six mois, une année ou plus, pour exécuter une commande. Ce qui est demandé doit être livré au jour et à l'heure; *une livraison retardée, c'est la perte d'une commande nouvelle*. Il ne faut donc pas s'oublier dans la contemplation du travail à faire; il faut l'exécuter, tout de suite, pour qu'il en vienne de l'autre; il faut y aller de tout son cœur et de tous ses bras... le repos, le repos forcé avec son vilain cortège d'idées sombres et de désespérance, viendra fatalement et toujours trop tôt, puisque les crises horlogères sont périodiques et qu'une autre imprévoyance, — non plus celle de l'ouvrier, mais celle de la classe possédante et dirigeante, qui oublie trop souvent qu'elle a charge d'âmes — nous livre sans défense à leurs terribles conséquences.

Certes, nous ne sommes pas de ceux qui ne voient d'autre remède à la souffrance que la résignation, d'autre existence pour l'ouvrier que le travail sans trêve et sans repos. L'ouvrier doit vivre, c'est-à-dire faire dans sa vie la plus large part au travail et au devoir, et une autre part aux jouissances naturelles et honnêtes.

Mais nous traversons une période où les circonstances générales sont plus fortes que les désirs et que les volontés. Nous ne sommes pas maîtres du choix de nos heures de travail ou de loisir; ceci est vrai pour le patron aussi bien que pour l'ouvrier. Les affaires commandent et le patron doit obéir, s'il veut maintenir sa situation et occuper son personnel; aussi, malgré tout l'agrément qu'il aurait à pouvoir répartir le travail d'une façon égale chaque jour de l'année, il faut bien qu'il se résigne à se tenir à la disposition du client et s'organise pour pouvoir, en tout temps, exécuter promptement les commandes qui lui viennent.

L'usine et l'atelier sont comme un navire toujours sous vapeur et prêt à partir au premier signal. Mais pour que le départ s'effectue, il est nécessaire que les matelots soient à bord; et, pour que le navire puisse poursuivre sa course, il ne faut pas que l'équipage déserte à la première escale.

Donc, plus de *bons lundis* quand les affaires marchent et que le travail abonde; mais les heures normales remplies et bien remplies tous les jours.

Ce n'est pas un *coup de collier* qui fait peur à nos ouvriers; mais encore faut-il être là, pour le donner au bon moment.

Fédération horlogère.

